





# Le vide en face

Christophe Menet

Copyright © 2021 Christophe Menet

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-2414-0

*On tisse des liens, qu'on s'enroulera autour du cou  
Un beau matin, le vide aura raison de nous.  
(Joe Joiner)*



## CHANTIER

— Gardez les yeux ouverts ! Il faut regarder si vous voulez comprendre !

Quand bien même il postillonne au visage d'Anthony, en le rappelant à l'ordre tel un maître de stage agacé, la voix du fou-furieux semble venir du fond de la maison. Les oreilles du jeune père de famille bourdonnent. Pas juste à cause de cette formidable gifle qu'il vient encore de se prendre. C'est tout son corps qui est assailli de l'intérieur, par des vagues de minuscules crispations.

La quasi-totalité de son sang étant désormais répandue sur le carrelage, son cœur commence à pomper dans le vide, à l'affût de la moindre goutte de vie supplémentaire. Où qu'on aille après cette sale blague que se révèle être la vie, Anthony y sera dans quelques instants lui aussi. Hors de question d'emporter comme ultime vision, le chantier que lui impose ce terrifiant ouvrier. Il tente d'invoquer des souvenirs heureux, mais sa mémoire est tout aussi cruelle que son tortionnaire. Elle le ramène sans pitié à l'agonie des siens, et à sa culpabilité.

*Personne ne devrait survivre à ses enfants.*

C'est un lieu commun. On le relaie sans s'y attarder, jusqu'à ce que l'impensable cesse de n'arriver qu'aux autres. Peu importe alors le temps qui reste. La survie, ce n'est déjà plus de la vie. Années ou minutes, c'est du pareil au même dans ce purgatoire, où il n'est permis que de ressasser ses erreurs. Il aurait dû rentrer plus tôt. Il aurait dû appeler. Il aurait dû s'alarmer de cette voiture dans l'allée. Personne dans leur milieu ne passe jamais à l'improviste. Il aurait dû se battre. Comme Aurélie. Le visage défoncé de sa pauvre épouse l'atteste, pas un instant elle n'a pensé que ce type épargnerait qui que ce soit si elle coopérait. Anthony n'y a pas cru lui non plus. S'il s'est laissé neutraliser si facilement, c'est seulement par peur de souffrir plus que nécessaire. Il a



compris que c'était sans espoir quand il a parlé du journal et de l'argent, planqués dans le coffre-fort.

— Pardon ! A-t-il imploré. Prenez-le ! Reprenez tout mais laissez-nous ! Laissez-les ! Pitié !

Le colosse a juste haussé les épaules. Il n'est pas le gars qu'on envoie pour une quelconque collecte, ou pour transmettre un avertissement. Il est celui qui vient vous faire payer votre orgueil. Au prix fort.

Tenu de regarder, Anthony essaie une fois encore de comprendre ce que fabrique le monstre. Il paraît quelque peu découragé. Comme un bricoleur du dimanche, qui se serait imaginé que monter un meuble allait être un jeu d'enfant. Il marmonne des phrases qui n'ont de sens que pour lui-même.

*Il faut savoir cibler. Il faut qu'elle comprenne le vide. Elle doit regarder le vide.*

Il jure aussi. Il soupire, s'énerve, s'en prend aux outils et aux matériaux, comme tous les mauvais ouvriers. Sauf que son matériau à lui, c'est la famille d'Anthony Desnoëullin. Qu'il manipule sans ménagement, dans d'ignobles craquements. Il ne remarque pas tout de suite que les yeux de son ultime victime se ferment à nouveau. Le temps n'a plus cours. Après une seconde longue comme une heure, ou l'inverse, une énième gifle rouvre les paupières d'Anthony. Sa famille semble lui avoir pardonné sa

lâcheté. Les deux petits cadavres de ses enfants ont retrouvé leurs couleurs. Assis à table, ils arborent leurs plus beaux sourires. Les plus sincères. De ceux qu'on entrevoit quand les mômes se croient seuls, et sont si pleinement heureux et insoucians, qu'ils sourient sans même s'en rendre compte. Aurélie est redevenue jolie elle aussi. Elle pose sur chacun un regard bienveillant. Soulagé, Anthony ne discerne plus dans les yeux de son épouse, les reproches que la mort y avait figés. Elle hoche imperceptiblement la tête, en réponse à la question qu'il lui pose sans parler.

*Oui Chéri. C'est fini.*

Il ne ferme pas les yeux cette fois. Pour s'épargner la gifle, et un autre faux-départ.

## ACIDE

L'essuie-tout roulé en boule fait vraiment un bâillon très efficace. À peine entend-on siffler ce mince filet d'air, que les gamins s'efforcent d'inspirer par le nez. Les pères sont faciles à convaincre. Ils le savent bien qu'au fond, tout ça n'a aucun sens. Les mères, ça s'accroche. Les bonnes femmes accordent trop d'importance à la vie, sous prétexte qu'elles la donnent. Un coup de klaxon interrompt Emmanuel, alors qu'il cloue soigneusement les mains de sa victime.

Il ouvre les yeux.

La voiture qui vient d'éviter la sienne a franchi le passage à niveau, et disparaît déjà dans un virage. Le cauchemar se dissipe, laissant place à quelques fragiles souvenirs de la soirée. D'abord cette baise formidable. Comme toujours avec Fabienne. Comme tout ce qui est fort. Comme tout ce qui est mal. Puis la honte et sa fidèle suivante, l'envie de boire. Elle s'est figuré que faire monter un peu de vin le ferait rester.

*Du vin. Quelle naïve.*

Ça lui a juste donné l'envie de quelque chose d'un peu plus sérieux. Loin d'elle. Malgré ses cuisses qui tentaient de le retenir. Malgré les promesses et les conséquences. Emmanuel se rappelle les premiers verres de la soirée. Les premiers verres de véritable

alcool. Si bons, si attendus. Comme tout ce qui est fort. Comme tout ce qui est mal. Un patron de bar a voulu lui confisquer ses clefs. Il s'est enfui, puis trou noir. L'horrible sonnerie, l'aveuglante lumière rouge, un violent coup de frein au raz de la barrière, puis trou noir encore. Il ne se souvient pas même avoir vu, ou entendu passer un train.

*J'ai dormi combien de temps ?*

Le soleil se lève déjà quelque part derrière les maisons. Le moteur tourne toujours, mais le voyant de la jauge d'essence est allumé. Celui de l'huile aussi, comme d'habitude. Les tortures qu'il a perpétrées en songe refont soudain surface, avec une précision qui lui soulève le cœur. Emmanuel régurgite un acide aux forts relents de whisky. Il baisse la vitre pour cracher, mais un vieux type et son chien le dévisagent sévèrement. Il y a entre eux un curieux air de famille. Il leur adresse un doigt tendu avant de repartir.

## ENCORE DES TRUCS À FAIRE

Clément Coppens ne peut pas se tenir debout dans sa cachette. Mais de toute façon, malgré sa grande carcasse, il ne se souvient pas s'être un jour réellement tenu debout. Pas plus qu'il ne se rappelle avoir dormi. Même lui le sait bien, que personne ne peut vivre jusqu'à vingt-six ans sans dormir. Mais à force de rester sur ses gardes, il ne fait plus vraiment la différence, entre l'éveil et le sommeil. Il lui faut se repérer aux images qu'il a en tête. Si c'est joli, c'est forcément des rêves. Si c'est merdique, c'est sûrement des souvenirs. Pourtant, là tout de suite, il reste perplexe. Le sang sur ses mains, les gendarmes qui le bousculent et cette envie de cogner tout ce qui bouge pour s'enfuir en courant, c'est suffisamment déplaisant pour être un authentique souvenir. Mais il y a aussi cette fille. Celle qu'à l'école on appelait la négresse. Dans son dos bien-sûr. Elle est trop mignonne, et trop de son côté, pour ne pas faire partie d'un rêve. Pourtant dehors, les connards disent que c'est elle qui l'a défendu. À ce qu'il paraît, c'est seulement grâce à elle s'il ne dort pas déjà en prison.

*Est-ce qu'on peut se tenir debout en prison ? Est-ce qu'on en a le droit, déjà ?*

Clément a des fourmis dans les jambes. Il faut qu'il bouge. Quitte à se cogner un peu la gueule dans les soles de peuplier massif, il

faut qu'il bouge. Pour échapper aux pires souvenirs. Ceux qui lui donnent l'envie de crever. Non pas qu'il ait peur de mourir, après tout, sa mère n'a jamais eu l'air plus détendu que sur son lit de mort. Mais il a la sensation d'avoir encore des trucs à faire. S'occuper de son père peut-être.

*S'occuper de son père.*

Les phrases trop simples peuvent signifier trop de choses. S'occuper du vieux en torchant son vieux cul, comme chaque jour que cet enfoiré de Dieu fait. Ou s'occuper de lui une bonne fois pour toutes, en serrant bien fort son vieux cou de dindon.

Clément trouve dans son sac, quelques munitions pour tenir jusqu'à l'aube. Une petite dizaine de biscottes, une gousse d'ail et un reste de margarine, collé à son emballage. Il déplie le vieil Opinel qu'il garde depuis ses années au lycée horticole, coupe la gousse en deux, et en lime chaque moitié sur les biscottes, comme si elles étaient faites de papier de verre. Il étale ensuite la margarine en couches suffisamment économes pour couvrir les dix toasts, qu'il dégustera en attendant le lever du jour. Alors il marchera jusqu'à la supérette, pour refaire le plein, et les courses du vieux avant de croiser trop de monde. Il prendra quand même le temps de longer le mur de l'école. Il aime bien entendre rire les enfants. Rire seulement, pas ricaner. Dès que ces putains de sales gosses ricanent, ça lui rappelle trop le C.P. Quand il se chiait

dessus en pleine classe. Mais on ne peut pas vraiment en vouloir aux gosses. Les gosses normaux ne savent rien de tout ça. Mais les grands eux, ils savent forcément. Les adultes, ça doit bien être au courant, qu'on ne fait plus ce qu'on veut avec son trou de balle, dès l'instant où quelqu'un s'amuse, à vous fourrer des trucs dedans.

Clément sort de sa cachette dès la dernière biscotte avalée. Il se déplie. Un peu seulement. Il endosse son vieux sac et se dirige vers le Mont, d'un pas lent mais certain. Ses énormes mains pendent aux bouts de ses longs bras, qu'il ne balance pas à la manière des marcheurs conventionnels. La mince couche de brume qui traîne encore au sol masque ses pieds. De loin, on pourrait croire qu'il flotte.

## LES HORTENSIAS

La maison des Desnœuillin est parfaitement dissimulée, au creux de la petite forêt qui lui tient lieu de jardin. Aucun passant ne pourrait soupçonner la présence d'une dizaine de voitures, garées devant le large perron bordé d'hortensias, encore bien bleus pour un début octobre. De toute façon il n'y a pas de passants dans ce genre de quartier. Au milieu des véhicules de police, Stéphanie Degester distingue deux SUV presque identiques. Sans doute les voitures familiales. Il y a aussi un monospace beaucoup plus modeste, ne pouvant appartenir qu'à la femme de ménage qui a donné l'alerte. Un peu à l'écart, une tache d'huile encore fraîche macule les cailloux blancs de l'allée. Stéphanie la photographie. Son téléphone vibre, et un message s'impose en travers du cliché qu'elle vient de prendre. **[Ça peut pas se finir comme ça nous deux !]** Elle supprime cette énième jérémiade. Max lui a tenu la jambe toute la nuit, et l'a déjà suffisamment mise en retard pour ce matin. En haut des marches qui mènent à la porte d'entrée, Ben Arezki, directeur de la P.J, semble reconforter Thomas Delval, le plus jeune lieutenant de Stéphanie. Il en faut beaucoup pour que le patron redescende sur le terrain. La famille Desnœuillin doit faire partie du gratin local. Ou alors on a affaire à du très sale.



— C'est dégueulasse Commandant. Souffle Delval au bord des larmes, répondant à la question de Stéphanie, sans qu'elle ait même à la poser.

— Ce fils de pute doit se prendre pour un artiste. Complète Ben Arezki, en l'entraînant un peu à l'écart. Va falloir que ton poulain s'endurcisse. Chuchote-t-il en désignant discrètement Delval, qui a descendu quelques marches, et prend de profondes inspirations pour se remettre de ses émotions.

— Ça va venir. Le rassure Stéphanie. Mieux vaut ça que l'inverse. T'es bien matinal Patron. S'amuse-t-elle. C'était qui les Desnoëullin ? Des amis à toi ? Du préfet ?

Le visage de Ben Arezki ne trahit jamais la moindre émotion, dès lors qu'il choisit d'ignorer une question. Stéphanie se débrouille plutôt bien elle aussi à ce petit jeu, mais le maître a des années d'avance. Peut-être un lien avec son vieil ami le député Fauvel, désormais ministre de l'Intérieur. Peu importe.

La maison respirerait la douceur sans les collègues qui fourmillent. Il n'y a pas de traces de lutte évidentes dans le vestibule, ni dans le couloir que remonte Stéphanie, pour rejoindre la pièce où semble se tenir le clou du spectacle.

*Le clou du spectacle...*

Elle regrette cette pensée dès ses premiers pas dans la luxueuse cuisine. Madame Desnoëullin s'y tient plus ou moins debout. Un

plat est disposé entre ses mains, elles-mêmes clouées à la massive table de chêne. Le reste de la mise en scène confirme l'intention de son auteur. Attablés, le père et les deux enfants tournent leurs regards vitreux vers la mère. En dehors des mètres de ruban adhésif et des dizaines de clous qui fixent leurs attitudes, en dehors également des litres de sang répandus à leurs pieds, ou encore des angles extrêmement dérangeants de leurs articulations, les Desnœullin répondent au vieux cahier des charges de la famille modèle. Celle que l'on croise encore parfois, dans les magazines de déco les plus ringards.

— Ce taré y a passé des heures. Intervient Louise Ogent le médecin-légiste. Il les a saignés en sectionnant l'artère tibiale, et il s'est patiemment aidé de la rigidité cadavérique pour les... Elle cherche son mot. Pour les sculpter. Reprend-elle avec dégoût. La mère s'est fait tabasser vraiment sévèrement. À vue de nez, je dirais que c'est le père qui a survécu le plus longtemps. On saura être plus précis quant aux horaires après les autopsies, mais le jour ne devait pas être loin de pointer, quand ce bâtard est parti.

Stéphanie suit du regard les larges traces de pas dans le sang, qui mènent à une chaise isolée, où le tueur semble s'être installé pour se déchausser tranquillement, avant de quitter les lieux sans plus rien souiller. Au-delà du grotesque inerrant à toute mise en scène macabre, il y a quelque chose de plus simplement ridicule dans

cette espèce de bricolage. D'assez présomptueux même. Comme lorsqu'un peintre amateur, qui s'est lancé dans un projet beaucoup trop ambitieux pour lui, s'entête à imposer son œuvre à la vue du public. Depuis l'avènement des smartphones, Stéphanie réalise toujours pour elle-même une vidéo de la scène de crime. Sans espoir d'en tirer grand-chose, elle s'attarde sur les clichés aimantés à la porte du frigo. En photo, rien ne ressemble plus à une famille qu'une autre famille. Difficile de distinguer le bonheur sincère, des grimaces que l'on apprend dès l'enfance. Un post-it orange attire l'attention. L'écriture est féminine.

« Fabienne passe jeudi matin à 8h »

— Des portables ? Demande Stéphanie.

— Quatre. Répond Louise. C'est le p'tit qui les a.

— Ça marche.

La légiste hésite un instant.

— On s'en doutait tous. Ose-t-elle. C'est juste qu'on ne savait pas comment vous le dire.

— C'est rien.

— Faudrait jamais sortir entre keufs.

Stéphanie se contente de hausser les épaules en quittant la pièce. Elle retrouve Delval dans le salon, qui peine à tirer quoi que ce soit de la femme de ménage, prostrée sur le rebord d'un fauteuil.

— Fabienne ? Lui demande-t-elle. Ça vous évoque quelque chose ?

La sécheresse du ton fait sursauter la vieille dame. Elle sort une seconde de sa tétanie pour fixer son interlocutrice, fait non de la tête, puis retourne à son état initial, les yeux fixés sur un horizon aussi lointain qu'imaginaire. Stéphanie remarque dans la main de Delval, le sachet scellé contenant les quatre portables. Il ne proteste que pour la forme, quand elle s'en saisit et le craque. Ceux des gamins ont des coques fantaisies. Le modèle le plus récent est éteint. Le quatrième, plus modeste et plus ancien, a encore un peu de batterie. Stéphanie tente un premier code : [0000]. Refusé. Delval soupire en roulant des yeux. Deuxième tentative : [1234]. Le téléphone s'ouvre.

— Tout le monde n'a pas des secrets à cacher, Thomas. Ironise-t-elle, en s'éloignant. Une Fabienne figure parmi les appels récents. « Vous êtes sur la messagerie de : Fabienne Alloy-Lestuaire. Assurances et gestion de patrimoine. Laissez-moi un message, je vous rappelle au plus vite. »

Stéphanie ne laisse aucun message. La surprise reste la meilleure alliée des flics.

## Y MOURIR

Madame Bielas a tout de ces gentilles dames un peu bavardes, d'ordinaire trop contentes de se trouver de nouveaux auditeurs. En temps normal, elle aurait probablement déjà balancé son dernier bilan de santé, ou le cursus scolaire de ses petits-enfants, avant même la première question. Mais tomber de bon matin sur une aussi macabre mise en scène, lui a ôté toute trace de bonne humeur pour un moment. Pas sûr qu'elle continue d'arrondir sa retraite, en faisant le ménage chez les riches. Tant pis pour les étrennes des petits.

— Vous avez été un peu rude avec la femme de ménage, commandant. Ose Thomas Delval, en montant en voiture.

— Vous avez trouvé quelque chose ? Demande-t-elle, ignorant sa remarque.

*Comment je peux encore être surpris ?*

Depuis deux ans qu'il l'épaula, Thomas connaît parfaitement la méthode du commandant Degester. Elle cueille les gens à froid. Suspects, témoins, collègues, tout le monde à la même enseigne. Ça lui permet de savoir si on lui ment. Si on récite, ou si on improvise.

— Alexandre et Fabienne Alloy-Lestuaire. Lit-il sur son téléphone. Assurances et gestion de patrimoine. J'ai une adresse à